

Le début de notre histoire est venu lentement. L'envie de vous rechercher est arrivée malgré moi. Un deuil, une déchirure profonde, une fêlure, juste une envie de mourir pour ne pas trahir le jeune homme que j'ai passionnément aimé, Louis, mon frère. Des années de bonheur, de secrets partagés, de rires quotidiens. Trente-trois années passées à nous promettre, à nous jurer, en nos jardins secrets faits de mille arbres derrière lesquels nous nous cachions pour mieux échapper aux autres, à la réalité qui nous a finalement attrapés, saisis, torturés, nous séparant à tout jamais. J'ai sombré dans la réclusion de dix ans qui fut la mienne. Tous les jours, je te cherchais, tous les jours tu avais disparu. Pas une porte ne s'est ouverte depuis sans que j' imagine que tu étais derrière. Cent fois le téléphone, ce n'était jamais toi. Je t'ai attendu, sur des bancs et des trottoirs, fidèle à des rendez-vous où tu ne venais plus. L'enfance nous avait unis, la mort te prenait, me laissant là une illusion, un mirage.

Je t'ai accompagné du soleil à la terre et c'est en ce lieu, depuis sa profondeur, que ce désir s'est imposé : aller à la rencontre d'un être de secret et de silence, enseveli dans les mémoires. Aller à rebours. Pouvoir le prendre dans mes bras, le ramener vers la lumière. J'ai cherché parmi les personnes disparues celle qui pourrait, dans mon cœur, faire avec moi cet étrange voyage. Charles Denner, j'ai pensé à vous. Je vous avais vu au cinéma, vingt ans plus tôt, dans le rôle du peintre Fergus de *La Mariée était en noir* ; je ne vous ai jamais rencontré, pressentant confusément qu'un jour l'aventure de la folie nous réunirait.

Jeudi 10 septembre

Depuis des années, je pense à vous, des années à regarder vos films, votre visage, vos yeux, à me demander pourquoi. Un temps infini à me rendre à cette évidence : jamais nos regards ne se croiseront. Tant de fois pourtant – à la fin de la dernière pièce de théâtre que vous avez jouée à Aubervilliers – l'envie de vous aborder. La solitude où je me trouvais, marchant dans la rue, pour n'avoir pas osé le faire. Je me réveille et m'endors avec vous, en pensée.

En 1986, vous vous êtes retiré du monde, à Romainvilliers, dans votre maison. Et là, le mystère, le silence, se sont faits plus épais, plus lourds. Je vous revois Jacques Valin de *La Vie à l'envers*, Bertrand de *L'Homme qui aimait les femmes*. Je connais chacune de vos inflexions, je devine vos troubles, vos angoisses. Je vous parle, à vous que je ne connais pas, à vous que je ne connaîtrai jamais. Aujourd'hui je viens vers

vous. Si la vie ne nous a pas réunis, je tenterai de chercher notre histoire dans votre disparition. Je suis allée partout, partout où il pouvait y avoir empreinte de vous. J'ai cherché en surface, où tant d'acteurs laissent mille traces d'eux-mêmes, traces du paraître, traces de lumière. Aucun livre, aucune biographie. Librairies visitées, bibliothèques consultées : néant. Un lien, un fil conducteur possibles me reviennent comme une obsession. Une amitié profonde qui me lie à un homme, Pierre Hebey, avocat ; il le fut pour une agence artistique, il vous connut alors.

Une heure plus tard, dans son bureau, Pierre me propose de rencontrer Serge Rousseau, votre ami qui devint, ensuite, votre agent. Serge est l'une des seules personnes de ce métier à vous avoir côtoyé jusqu'à la fin.

Disparaître ! Pour échapper au monde des vivants. Je hais cette illusion fatale de la proximité, ce piège destructeur de la présence du corps de l'autre. Paraître, c'est la mort. Avec vous, maintenant, je disparaïs, donc je suis vivante.